

Colloque Visarte : « Vivre de l'art – oui mais comment ? »

Samedi 27 octobre 2018, Progr, Berne

Vivre de l'art – mais comment ? Essai de déclaration de foi en la profession d'artiste.

Exposé par Claudius Weber

En ce qui me concerne, la question est la suivante : « Comment puis-je vivre de l'art ? » La première chose que je remarque, c'est que je ne fais pas de l'art parce qu'on peut gagner de l'argent avec. Supposons que je me pose cette question avec le temps ; elle concernera alors plutôt l'aspect de « professionnalisation ». Cela signifierait de convertir une activité privée, indépendante ou bénévole en une profession. Mais cela ne s'applique pas à mon cas, car j'ai une formation artistique derrière moi et j'ose imaginer que l'art est ma profession. Je sais que l'art ne dépend pas d'une formation ou d'un statut professionnel. Seul un traitement public de l'art, une réflexion sur sa pertinence sociale, met en jeu la question de l'aspect professionnel ou non. La question « vivre de l'art - mais comment ? » s'adresse à celles et ceux qui considèrent l'art sous l'angle d'une profession possible.

Peut-on exercer un métier dont on n'arrive pas d'en vivre ? L'objection disant que : « c'est un mode de vie, pas une profession ! » apporte une différence importante : la notion de « profession » nous force à considérer le caractère du travail et sa fonction en les dissociant de la personnalité du travailleur. Elle éclaire d'autres préoccupations que celles auxquelles nous sommes habitués dans notre relation à l'art. Dans notre manière de vivre l'art, nous sommes plus intéressés par les sensations, les points de vue, les gens et moins par les aspects professionnels. En d'autres termes : le chantier disparaît une fois la maison terminée – cela peut rendre le maçon un peu triste, même si son objectif est atteint.

La question « pourquoi ne puis-je pas vivre de l'art ? » est d'une toute autre nature. Elle s'intéresse au succès ou à l'échec d'une carrière professionnelle. Dans ce contexte, on se fait aisément emporter vers les questions de rentabilité, de formes de financement,

de possibilités de promotion, de stratégies artistiques, de marché de l'art, de réseaux relationnels, de structures de pouvoir, de politique culturelle, soit le jargon du « pouvoir-vivre-de-l'art ». Je voudrais souligner que le problème de la rentabilité ne se limite pas à la viabilité financière de projets artistiques. Le problème se pose plutôt par rapport à la question de la durée, en ce sens qu'il concerne le gagne-pain à long terme des artistes considérés individuellement et la planification de leur vie. Sans partenaires qui accompagnent et consolident en permanence cette carrière professionnelle, il n'est guère possible de vivre de l'art. L'exploitation rapide de résultats attrayants tend à nous faire oublier que notre vie professionnelle est toujours en mouvement et que le travail de notre vie n'est jamais terminé.

Pour moi, la question « comment vivre de l'art » semble passer au second plan, car la priorité est donnée à des questions telles que « qu'est-ce que l'art ? » ou « comment réagir ? » D'ailleurs, pour moi, le travail vient en premier et la question de savoir comment en vivre seulement par après. Il me semble que dans l'art, il est d'usage de séparer l'offre et la demande. L'art ne répond pas à des attentes ou à des souhaits ; il fait une proposition – sans se soucier de l'existence d'une demande ou non. Si, en tant qu'humains, nous sommes impressionnés par quelque chose, c'est bien par la liberté que d'autres prennent, parce qu'elle nous montre combien nous pourrions être libres nous-mêmes. Évidemment, cette intuition traverse un moment surprenant, inconnu, parfois incompréhensible, qui d'abord nous étonne, nous fait réfléchir et nous permet ensuite de valoriser cette liberté. La question du « comment vivre de l'art » est quant à elle souvent un peu déplacée, presque contre-productive.

Il existe des expressions telles que « art qui ne nourrit pas son homme », « artiste crève-la-faim », « bohémien », qui sont pour la plupart irrespectueuses. Je ne souhaite pas en parler. De temps en temps, on vous le demande : « peux-tu vivre de l'art ? » En fait, cette question cherche parfois à déterminer la réputation et le prestige de l'artiste. Pourquoi la pose-t-on ? Souhaite-t-on tirer des conclusions sur la qualité de mon art ? Ce serait vain et absurde. Par contre, si quelqu'un me demande pourquoi je me consacre à une activité où je ne gagne presque rien, je réponds : « c'est mon destin ». La profession devient ainsi une vocation. Je n'ai pas l'intention d'irriter les gens en répondant ainsi. Dans la plupart des sociétés, il y a des individus qui se consacrent entièrement à une

activité du domaine de l'esprit, et cela sans aucun pathos.

Il est tout à fait naturel que la confiance en soi augmente si vous faites quelque chose avec vos propres forces et efforts et que vous êtes récompensé pour cela, c'est-à-dire que vous touchez un salaire. Au tennis, par exemple, quelques points peuvent faire des merveilles - ou l'inverse. Les erreurs s'accumulent subitement, parce que la confiance s'effondre. Dans les arts, il est conseillé d'éviter de tels coups afin de ne pas rendre toute confiance en soi constamment dépendante des mécanismes de succès et de rendement. Certes, l'art consiste en des réalisations, mais une pression trop flagrante à la performance bloquera la créativité.

Une citation m'a fait réfléchir, littéralement touché. Elle est de Friedrich Dürrenmatt, qui dit : « Un homme n'est un homme que lorsqu'il a une charrette à tirer. »¹ Par la charrette, il entend la famille. La phrase traite du fait que les ambitions professionnelles doivent faire leurs preuves face à la responsabilité familiale. Aujourd'hui, je sais qu'il y a une part de vérité dans cette citation. Jeune homme, je n'osais pas tirer une telle charrette, ou plus exactement envisager de le faire. C'est à cela que l'auteur veut en arriver, à savoir qu'il faut accepter la vie d'un Sisyphe. C'est vrai, mais ce n'est jamais toute la vérité. L'indépendant, le solitaire et l'ermite, tirent eux aussi leur charrette, avec l'aspect moins virile peut-être ...

Mais revenons-en au métier d'artiste. Le formulaire d'affiliation de Visarte, version 2008, contenait deux questions : a) Consacrez-vous plus de la moitié de votre temps à un travail artistique ? et b) Obtenez-vous plus de la moitié de vos revenus grâce à votre activité artistique ? A l'époque, j'ai réfléchi à ce que signifie être « professionnel ». Face au terme

« pro », on trouve différents antonymes : amateur, non-initié, profane, dilettante. Ces désignations sont elles aussi placées face à des opposés : employé qualifié, spécialiste, connaisseur, expert. Peut-être que tous ces titres sont inutilisables dans le domaine de l'art. J'ai tenté de décrypter le terme « professionnel » en dégageant trois aspects : la charge de travail, le revenu et la sincérité en utilisant de manière simplifiée les termes temps, argent et ethos. Le temps est lié aux heures de travail, à la disponibilité, à la concentration, à la productivité. L'argent, par contre, a trait aux dépenses, aux acquisitions, aux prix, aux budgets, aux comptes. L'ethos signifie l'attitude de travail, les exigences, les commandements, c'est-à-dire les intentions qui concernent la compré-

hension de la profession. On s'aperçoit rapidement que, par le terme « professionnel », on veut exprimer quelque chose de rationnellement tangible, peut-être même mesurable.

Habituellement, le terme « professionnel » décrit l'exécution efficace et sans heurts d'une tâche. On s'attend à ce que le professionnalisme permette de résoudre les problèmes, ce qui exige souvent une « distance professionnelle ». Cette distance est quant à elle basée sur les connaissances, les aptitudes et l'expérience. Elle doit permettre d'évaluer les conséquences de l'approche professionnelle, voire de mesurer ses propres compétences et d'aller au-delà. Comme le terme « professionnel » inclut la fiabilité, il ne se réfère pas seulement à une action, mais aussi à un comportement. Le « pro » peut répondre à une attente de rôle et apporter certains traits de caractère comme la politesse, l'équité, la loyauté, le sens du devoir, l'intégrité. Parfois, on exige de lui du courage civil et un point de vue personnel.

Nous voyons bien à quoi ressemble ce professionnel dans l'idéal. Mais parvenons-nous à y voir une ou un artiste ? Nous savons pertinemment que tel ou tel aspect « professionnel » peut s'appliquer, mais ne doit pas nécessairement s'appliquer. En ce qui concerne le produit artistique, l'œuvre, sa manipulation, sa logistique et son exécution, la description peut être correcte. Nous pourrions parler de « ponctualité ». Mais qu'en est-il de la réalisation artistique au-delà de l'efficacité ? Ne pourrait-on pas dire que l'œuvre d'art devient « professionnelle » à partir du moment où elle nous touche et nous convainc ? Mais, souvent, c'est précisément cette qualité artistique qui n'est pas considérée comme « professionnelle », bien que ce métier tourne autour de celle-là.

L'expérience montre que la « professionnalisation » de toutes choses peut reléguer l'artistique au second plan. L'augmentation de la production tend à la répétition des produits, à l'adaptation aux besoins du marché, à un certain refoulement du contenu. L'augmentation de l'ambition tend vers plus de concurrence, plus de compromis, plus de bureaucratisation.

Le métier d'artiste va au-delà de l'aspect « professionnel ». Les réflexions sur le temps, l'argent et l'ethos sont certes utiles pour structurer ma vie professionnelle au quotidien. Mais les points les plus indispensables ne sont toujours pas abordés, à savoir une certaine « ardeur » et surtout la « passion ». Ces aspects semblent complètement « non

professionnels » parce qu'ils sont sans distance et irrationnels.

La rencontre du « professionnalisme » et de la « passion » soulève la question de la séduction et celle de la corruptibilité. On a demandé au réalisateur américain Sam Peckinpah dans quelle mesure l'artiste se prostituait. Il a répondu ainsi : « Il y a deux sortes de prostituées. L'une te fait comprendre que tu perdras ton argent. L'autre, par contre, te fait comprendre que tu vauds quelque chose. Je préfère être la seconde. »² La conception de Peckinpah de la « bonne prostituée » est à comprendre en lien avec le cadre de l'industrie culturelle. L'art et l'argent y sont liés directement – la vénalité y apparaît comme naturelle. Peckinpah évalue la profession d'artiste simultanément du point de vue du client et de l'artiste. Pour lui, elle n'est ni immorale ni innocente.

La vérité n'est jamais toute la vérité. Littéralement, « professio » et « prostitutio » peuvent se traduire par « déclaration publique » et « don de soi ». Cette juxtaposition nous incite à nous demander quelle est la différence entre aveu et offrande. La création artistique est moins une invitation à révéler un secret qu'une invitation à l'explorer. « Vivre de l'art » est certainement un facteur décisif dans cette profession, mais pas sa condition. Ce qui me paraît beaucoup plus impératif, c'est que je dois « vivre l'art ».

CW, octobre 2018

¹ Cf. : Friedrich Dürrenmatt – Im Labyrinth. Film documentaire de Sabine Gisiger, 2015, 52 min.

² Cf. : Interview avec Sam Peckinpah, BBC, 1.12.1976, 22 min. Toutefois, le texte utilisé est tiré d'une déclaration antérieure (source introuvable), dans le cadre d'un entretien avec Barry Normann. La formulation de Peckinpah dans la discussion sur la BBC est un peu différente, mais le sens est le même.